

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

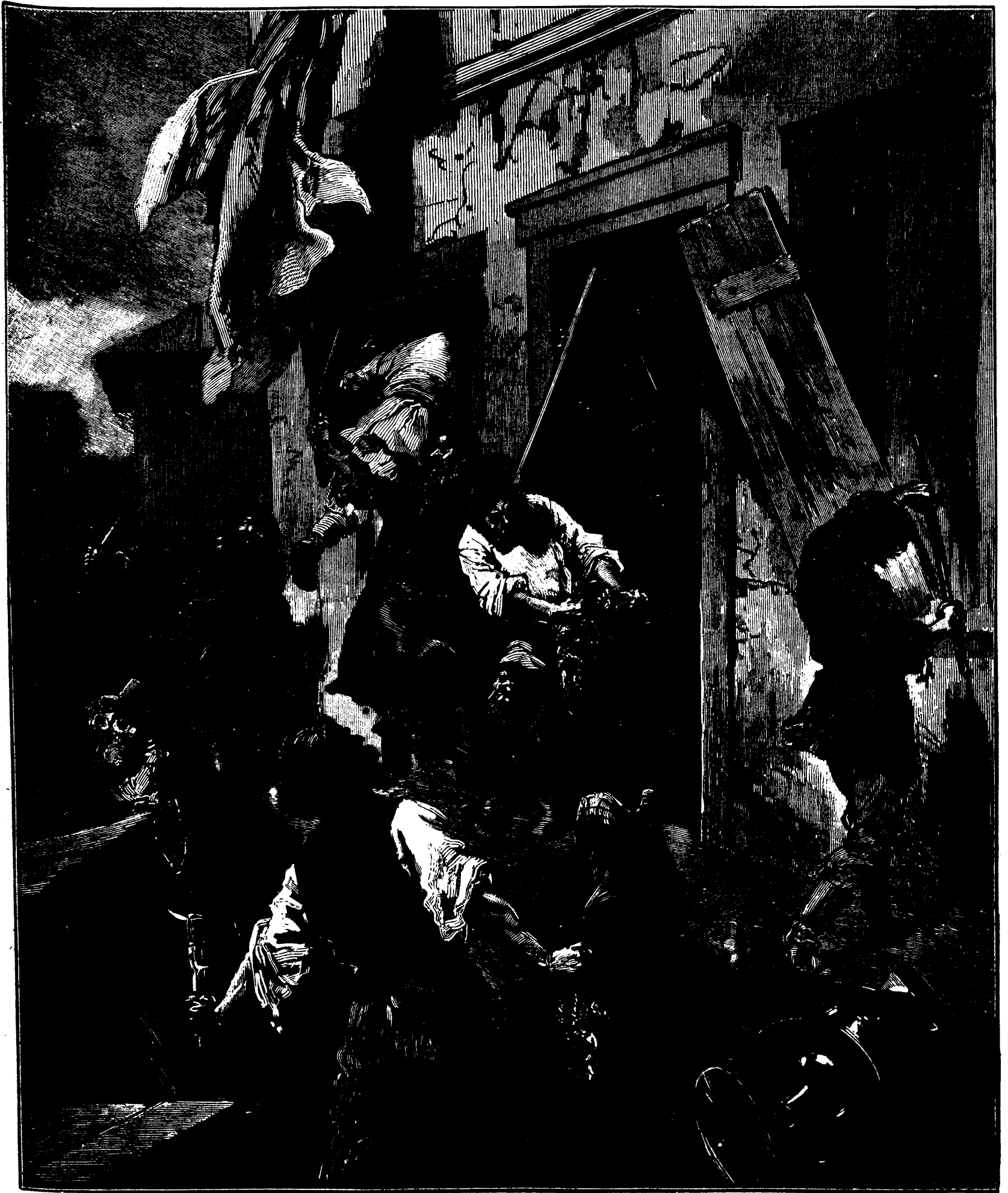
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 18 — Samedi, 6 septembre 1884
Bureaux : 25, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



ATTAQUE PAR LA POPULACE D'UNE MAISON JUIVE A KONNOVINO, PRÈS DE NIJNI-NOVOGOROD,
LE MOUVEMENT ANTI-SÉMITIQUE EN RUSSIE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 6 septembre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Attaque d'une maison juive par la populace. — La persistance de la vie dans la tête d'un décapité, par P. Laurencin. — Nos primes. — La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. — La flotte française devant Fou-Tchéou. — Un conseil par semaine, par Octave Sully. — Récréations en famille. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le mouvement anti-sémitique en Russie : Attaque par la populace d'une maison juive à Konno-vino. — Le conflit franco-chinois : La flotte française devant Fou-Tchéou avant le bombardement. — Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

“ Je voudrais être mon petit fils.”

Ces mots si connus, prononcés il y a un demi-siècle par un penseur qui prévoyait les progrès de la science, me reviennent souvent à l'esprit quand j'apprends que l'on vient de faire une nouvelle découverte.

La dernière nous a été annoncée par le télégraphe. Un Français, nommé Renard, aurait trouvé la direction des ballons et serait parti la semaine dernière, de Meudon, près Paris, aurait exécuté certains mouvements désignés d'avance et fait un voyage de plusieurs heures dans une direction donnée et serait venu atterrir au point de départ.

Tout incroyable que puisse paraître ce tour de force scientifique, la nouvelle en a été confirmée plusieurs fois, et il n'y a plus à en douter.

Je veux bien croire que l'invention n'est pas parfaite encore, que les voyages en ballons ne vont pas entrer de but en blanc dans nos habitudes journalières ; que longtemps encore nous nous servirons des chemins de fer et des bateaux à vapeur, mais enfin c'est un résultat, et un résultat tellement sérieux que déjà l'Allemagne et l'Angleterre s'en sont émues et ont donné ordre à leurs aéronautes de rechercher les points principaux de la découverte française tenue secrète jusqu'à présent.

* *

Il y a longtemps que l'homme désire s'élever, se mouvoir et se soutenir dans l'air.

Avant les ballons, qui sont de date très récente (cent un ans), on a fait une foule d'entreprises pour arriver à ce résultat, et la mythologie nous rapporte l'essai du malheureux Icare et sa chute mortelle.

Ovide raconte ce dernier épisode en vers splendides.

“ Il s'affaisse, et, tombant : “ Mon père, ô mon père ! cria-t-il, je suis emporté.” Les eaux vertes de la mer lui fermèrent la bouche alors qu'il cherchait encore à parler. Mais le malheureux père — hélas ! il avait cessé d'être père — s'écrie : “ Icare ! Icare ! où es-tu ? sous quelle sphère t'emporte ton vol ? ” Il criait encore : “ Icare ! ” lorsqu'il aperçoit les plumes surnageant sur l'onde. “ La terre couvre ses os et une mer portera désormais son nom.”

Au moyen-âge, les moines, qui étaient seuls dépositaires de la science, se sont occupés de cette question, mais leurs idées théoriques, quoique justes, se trouvaient, comme cela arrive souvent, en désaccord avec la pratique.

* *

Ce n'est qu'au siècle dernier que le hasard fit découvrir à Montgolfier la solution de ce grand problème.

Un jupon, fermé à la partie supérieure, placé sur un réchaud, se gonfla et s'éleva de lui-même à la grande stupéfaction de M^{me} Montgolfier qui appela son mari en toute hâte pour le rendre témoin de ce fait extraordinaire.

M. Montgolfier, observateur excellent, rechercha la cause du phénomène, la découvrit facilement et fit construire le premier ballon.

L'expérience réussit, et la première ascension eut lieu le 5 juin 1782, puis fut répétée en présence de la cour l'année suivante.

L'enthousiasme fut incroyable, et il faut relire les relations de cette époque pour s'en faire une idée. L'imagination déborde dans ces écrits où l'on voit le bouleversement prochain de toutes les relations des peuples.

Le succès cependant se fit attendre, et après les Montgolfières vinrent les ballons, puis les essais d'aérostats *plus lourds que l'air*, etc., mais on se heurtait toujours au même obstacle : le vent.

Impossible de se diriger.

Cet impossible n'est donc plus français, et l'aérotation, née en France, vient d'y être complétée.

* *

Les résultats d'une découverte semblable sont immenses et ont été prévus depuis longtemps.

On a cité surtout celui-ci : suppression des guerres, car il est peu probable que les peuples iront s'aventurer dans une bataille aérienne, d'autant plus qu'il y aurait autant de danger pour ceux qui habiteraient le dessous que pour les balligérants eux-mêmes.

En attendant cette ère de pacification générale, après laquelle on soupire depuis Cain, qui fut le premier meurtrier, le câble nous tient tous les matins au courant des événements du conflit franco-chinois, et nous a appris dernièrement la destruction de la flotte chinoise par les français.

Neuf cuirassés anéantis, mille hommes tués, trois mille blessés, en deux heures, c'est un assez joli résultat pour le parti de la guerre.

Des veuves, des orphelins, le commerce suspendu, des marchands ruinés, c'est ce que constate avec douleur le parti de la paix.

* *

La science, qui a assuré à la France une victoire facile, tient en ce moment un grand congrès à Montréal.

Une foule de savants anglais sont nos hôtes, et parmi eux nous devons surtout remarquer un homme célèbre, sir William Thomson, l'inventeur de l'appareil dont on se sert dans la télégraphie sous-marine. Le lieutenant Greely est venu également assister aux séances de cette réunion de savants, où il a été accueilli avec enthousiasme.

Le R. P. Perry, jésuite d'un immense talent, a donné des conférences qui ont eu un grand retentissement.

Lord Rayleigh, président de l'Association, a fait un discours d'ouverture qui a fait sensation.

Après avoir passé en revue les différents travaux scientifiques exécutés pendant la dernière année et avoir établi pour ainsi dire le bilan de la science actuelle, il a surtout appuyé sur la réforme nécessaire du système d'éducation suivi maintenant.

“ Les progrès des sciences, a-t-il dit en substance, se produisent avec une telle rapidité que, si on veut avoir des connaissances générales, il faut absolument consacrer moins de temps à l'étude des langages mortes.”

Cette question a déjà été discutée bien des fois, et on en est arrivé généralement chez nous aussi à la même conclusion que lord Rayleigh.

L'école polytechnique de Montréal a été créée, en effet, pour ouvrir aux jeunes gens des carrières qui sont fermées à ceux qui ne suivent qu'un cours d'études ordinaires sans s'attacher à une spécialité.

Les avocats, les médecins et les notaires pullulent partout, et les professions étant encombrées outre mesure, nous voyons nombre de jeunes gens s'apercevoir trop tard de la faute qu'ils ont commise en étudiant le droit où la médecine, et chercher une autre carrière.

* *

L'étude du droit est surtout la plus ingrate, et celle qui, chez nous, offre un champ d'opération le plus restreint à celui qui s'y voue.

L'avocat reçu à Québec, Montréal, Trois-Rivières, etc., ne peut, en effet, exercer sa profession que dans la province de Québec, qui a son code spécial, et n'est-t-il pas ridicule que, pouvant plaider à Hull par exemple, il lui soit interdit de défendre une cause de l'autre côté de la rivière ?

Le médecin a plus de ressources et, s'il ne réussit pas dans un endroit, il va ailleurs, n'importe où en Canada et même aux États-Unis.

Mais, à notre époque de grands travaux et d'entreprises gigantesques, il nous faut surtout des ingénieurs, des chimistes, des métallurgistes, des géologues, etc.

Ce qu'il nous faut aussi et surtout, ce sont de bonnes fermes modèles qui forment beaucoup de bons cultivateurs, car, on aura beau construire des chemins de fer et des usines, il ne faut pas oublier que l'agriculture est la base de la fortune d'un pays, et la science s'applique tout aussi bien à la manière de cultiver la terre qu'à toute autre profession.

Ce bons savants, vous les reconnaissez à première vue quand vous les rencontrez dans les rues de Montréal ou de Québec ; ils vont tous le nez en l'air, regardant, inspectant, étudiant et paraissant tout étonnés de ce qu'ils voient.

Pour la plupart d'entre eux, tout leur semble une découverte, et si on a souvent raillé les Français à propos de leur ignorance profonde en tout ce qui concerne le Canada, je crois ne rien avancer de trop en disant que les Anglais ne sont guère plus avancés sur ce point.

Il fallait les voir à la gare demandant vingt fois de suite quel train ils devaient prendre, s'informer si on pouvait changer de char, si on les préviendrait quand ils seraient arrivés à leur point de destination, ce qu'il fallait faire de leur billet, etc.

Notre grand fleuve, notre port, nos manufactures, nos monuments, nos villes, nous mêmes, tout les a étonnés.

Ne nous en plaignons pas, ils retourneront chez eux un peu plus savants et pourront dire à leurs amis que le Canada ne produit pas qu'un illustre rameur Hanlan, et qu'on y est tout aussi civilisé qu'à Liverpool et à Glasgow.

* *

L'auteur des *Petites Fantaisies Littéraires*, M. George Lemay, nous envoie son livre nouvellement paru à Québec. Je viens de le parcourir.

La manière dont ce petit volume est écrit me remet en mémoire une excellente réponse de M. l'abbé Caisse, professeur et orateur de premier ordre.

Un sujet quelconque étant donné (c'était au collège de l'Assomption, je crois,) un élève lui remit sa composition ; il y avait de tout dans ce travail, mais rien n'était bien clair.

— Que veux-tu dire avec toutes tes phrases, lui demande M. l'abbé Caisse, qu'il est cinq heures du matin et que le soleil se lève ?

— Oui, et je...

— Dis-le donc, malheureux, et ne fais pas tant d'histoires.

La réponse était excellente, mais il faut avoir écrit déjà beaucoup avant d'arriver à écrire simplement et à dire ce que l'on pense, et rien de plus.

M. Lemay, qui semble beaucoup aimer la musique, devrait se délier des consonances vicieuses.

Un père vient de perdre son enfant.

“ Un jour il fondit en larmes,” et ces trois stances pleines de tristesse (dont je ne cite que les trois premiers vers), tombèrent de sa plume :

J'y rêve bien souvent à mon bon cimetière,
J'y rêve aussi souvent à cette bonne bière,
Où blanchiront mes os.

Cette bonne bière est difficile à avaler.

* *

Loin de moi l'idée de décourager l'auteur d'écrire davantage, et cela pour deux raisons : parce qu'un conseil de cette nature n'a jamais produit d'effet, et qu'un homme qui se croit écrivain, écrit, écrit quand même et malgré toutes les critiques ; puis, parce que M. Lemay est jeune et qu'il pourra mettre en pratique les exemples des hommes célèbres qu'il cite et qui doivent leurs succès au travail.

On ne jugera donc pas M. Lemay par cet ouvrage qui servira au contraire bientôt, quand il publiera un second livre, à prouver les progrès qu'il aura faits.

* *

Les vacances sont donc finies, au grand regret des écoliers et à la grande satisfaction des parents.

Le moment des adieux réveille cependant ce qu'il y a de bon et d'aimant dans le cœur des uns et des autres.

Quand la maman a fini d'empaqueter tout le bagage des garçons et des filles, et que le père donne le signal du départ, on se regarde, on reste interdit un instant, les yeux se mouillent et le dernier baiser est bien long et bien attendri ; car cette séparation, toute prévue qu'elle soit, toute nécessaire qu'elle puisse être, laisse dans l'âme une trace, un regret, presque un deuil et, le lendemain, les murs du collège sembleront bien froids à l'enfant, et la maison paraîtra bien vide et bien grande à la mère.

Au revoir, au revoir, au nouvel an !

* *

Les vacances sont finies !
Avocats et étudiants encombrant les bureaux de

palais de justice. On prend des actions, on produit des plaidoyers, on envoie des *subpanas*; les plaideurs vont consulter leurs conseillers, les notaires griffonnent des copies d'actes et font des protêts; les huissiers sautent les ruisseaux, une brassée de documents sous le bras et vont signifier, saisir et vendre. C'est le réveil de la chicane enfin.

Les vacances sont finies! Les trains sont encombrés, on revient de la campagne, des bains de mer, de partout; on revoit la maison, on vide les valises, on va reprendre le train-ordinaires de la vie, et le soir on se glisse sous les draps en disant: "Que c'est donc bon de coucher dans son lit!"

Après quelques jours consacrés à un repos bien gagné, on fait quelques visites aux amies que l'on n'a pas vues depuis deux grands mois; on se félicite réciproquement sur sa bonne mine, on se trouve engraissés, on a plus de couleurs, on est plus fraîches, etc., etc.

* *

Les vacances! dit le pauvre diable, mot vide de sens, qu'est-ce que cela peut être? et si on lui dit que ce sont les mois de juillet et d'août, il vous répond: "Ah! oui, soixante jours de chaleur écrasante, deux rudes mois pour travailler, et vous aimez ça, vous?"

Car pour lui cela veut dire: éreintement complet, labeur pénible sous un soleil de plomb; cela signifie: travailler, suer et ne pas dormir.

C'est pourtant pendant les vacances, temps de plaisir pour les uns, que le pauvre travaille le plus et qu'il tâche d'économiser de quoi acheter du charbon pour l'hiver; c'est pendant qu'il fait le plus chaud qu'il pense à ne pas mourir de froid dans quelques mois.

* *

L'exposition va s'ouvrir; c'est encore un motif pour attirer du monde chez nous et pour nouer des relations d'affaires entre nos commerçants, nos fabricants et les étrangers, et c'est surtout à ce point de vue que les expositions ont du bon.

On va distribuer pour vingt-cinq mille piastres de prix, sans compter les diplômes, c'est dire que tout le monde en aura, et je ne puis m'empêcher de penser au bien que pourrait faire M. le curé Labelle si on lui mettait en mains une pareille somme.

Ce qu'il produirait serait plus durable que le bien qui va résulter de cette fête industrielle et agricole; cependant, nous n'avons pas trop à réclamer puisque ces prix sont donnés par des souscriptions volontaires.

Pour ce qui regarde la colonisation, la loterie est lancée, et il est du devoir de tous les bons canadiens de travailler à son succès.

LÉON LEDIEU.

ATTAQUE D'UNE MAISON JUIVE PAR LA POPULACE

(Voir gravure)

C'est en Russie que se fait sentir avec le plus de fureur ce mouvement qui pousse les populations à se ruer sur les descendants de cette malheureuse race juive qui, depuis tant de siècles, porte la responsabilité de la grande tragédie du Golgotha!

Sous le moindre prétexte, elle se voit en butte aux attaques, aux violences les plus graves. Mille exemples l'ont prouvé; en voici un de plus:

Il y a quelques semaines, à Konnovino, bourg situé près de Nijni-Novogorod, le bruit se répandit que les juifs venaient d'enlever un enfant et l'avaient caché dans la synagogue. Aussitôt, la populace s'émeut, s'attroupe et se porte en masse en face de la maison où se trouve l'oratoire. Pas de force suffisante pour l'arrêter, pour la disperser. Elle brise portes et fenêtres et envahit le temple. Ceux qui habitent la maison cherchent en vain un refuge dans le grenier. On les y relance. Ils sont saisis, traînés dehors et roués de coups.

Après ce premier exploit, la foule se dirige vers la maison d'un autre Israélite. Comme la maison de la synagogue, cette maison est violemment envahie, et le propriétaire ainsi que les membres de sa famille sont fort maltraités. Après cette maison, plusieurs autres furent encore saccagées et leurs habitants ou blessés ou tués, et Dieu sait comment tout cela aurait fini si les secours que les autorités du bourg avaient envoyé réclamer n'étaient survenus. Il fallut tout un bataillon pour avoir raison des émeutiers, dont cent cinquante ont été arrêtés.

LA PERSISTANCE DE LA VIE DANS LA TÊTE D'UN DÉCAPITÉ

Une légende veut que, souffletée par le bourreau, la tête de Charlotte Corday ait rougi comme si elle eut été vivante encore et eut ressenti l'injure: c'est d'ailleurs une croyance assez générale qu'un reste de vie subsiste dans la tête du supplicié pendant quelque temps après la décapitation. De là cette conséquence, que cette tête aurait, au moins durant l'espace de quelques secondes, la conscience de sa situation. Nombre de physiologistes ont essayé de se rendre compte de l'état exact de sensibilité ou d'insensibilité des divers organes d'un décapité, quelques-uns en ayant recours à l'action excitante des courants électriques. Tout récemment, le Dr Laborde obtenait de faire sur le corps de l'assassin Campi des expériences physiologiques. Les formalités administratives ne lui ayant permis d'entrer en possession du sujet qu'une heure et demie après l'exécution, il ne pouvait être question de vérifier le degré de persistance de la vie, et le docteur dut se borner à constater quel était, après un tel laps de temps, le degré d'excitabilité des nerfs, des muscles et des divers organes.

Les expériences furent exécutées sur tout le corps, mais la plus importante eût pour objet la tête de l'assassin. Celle-ci, déjà froide quand elle arriva au laboratoire du Dr Laborde, fut réchauffée auprès d'un calorifère, placée sur une table et son artère carotide droite fut mise en communication, au moyen d'appareils spéciaux, avec l'artère carotide d'un chien vivant. Des dispositions ayant été prises pour s'opposer à la perte du sang, on transfusa le sang du chien dans la tête en expérience et, en moins d'une minute, l'apparence livide, cadavéreuse de la peau faisait place à une coloration gagnant de proche en proche; le front et les joues rougirent, les lèvres se gonflèrent, reprirent leur nuance purpurine; les paupières s'abaissèrent lentement, et, sur la face, se remarquèrent de légers et rapides tressaillements, surtout aux côtés de la bouche. A ce moment, l'expérimentateur ayant fait agir un faible courant électrique obtint de larges contractions musculaires. On aurait pu croire au retour de la vie si les yeux n'étaient restés inertes.

Une seconde série d'expériences démontra que le cerveau, même rempli de sang chaud, même soumis à des courants électriques excitateurs, restait absolument inerte, ce que l'on attribua au long temps écoulé depuis la décollation. Les expériences de M. Laborde auraient eu un tout autre caractère si le temps écoulé entre l'exécution et le début des expériences s'était réduit à quelques secondes, et si, à l'aide d'un procédé quelconque, on avait pu prévenir l'écoulement du sang contenu dans le cerveau. Un physiologiste tenterait une expérience dans de telles conditions, a dit M. Vulpian, qu'il assisterait peut-être à un grand et terrible spectacle.

Ce que présentait M. Vulpian, le Dr Petitgand l'a observé à Saïgon, sur un condamné annamite.

Dans l'Indo-Chine, le patient, les mains liées derrière le dos, se place devant un pieu fiché en terre auquel on l'attache et, soit de bonne volonté, soit par la main d'un aide du bourreau, incline autant que possible la tête en avant de manière à exagérer l'écartement des espaces séparant les vertèbres voisines du crâne. Au moyen d'un trait de sa salive rouge par l'habitude de mâcher le bétel, l'exécuteur marque l'endroit juste où il doit frapper et, d'un seul coup de sabre à lame longue, large et mince ramené vers lui, il sépare la tête du tronc. Le condamné que vit exécuter M. le Dr Petitgand, était un chef de pirates, dans la force d'âge, bien musclé, vif, brave sans fanfanterie. Cet homme, se voyant de la part de M. Petitgand l'objet d'une attention soutenue, le regarda à son tour et, avant de courber la tête, lui jeta son dernier coup d'œil.

"La tête tomba à trois pieds de moi, dit l'observateur, sans rouler, comme il arrive d'ordinaire; mais la surface de section s'appliquant immédiatement sur le sable, l'hémorragie se trouva ainsi accidentellement réduite au minimum.

"A ce moment, je fus effrayé de voir les yeux du supplicié fixés franchement sur les miens. N'osant croire à une manifestation consciente, je décrivis rapidement un quart de cercle autour de la tête gisant à mes pieds, et je dus constater que les yeux me suivaient pendant ce mouvement. Je revins alors à ma position première, mais plus lentement cette fois, les yeux me suivirent pendant un instant fort

court, puis me quittèrent subitement. La face exprimait à ce moment une angoisse poignante d'une personne en état d'asphyxie aiguë. La bouche s'ouvrit violemment comme pour un dernier appel d'air respirable, et la tête, ainsi déplacée de sa position d'équilibre, roula sur le côté. Cette contraction des muscles maxillaires fut la dernière manifestation de la vie. Depuis le moment de la décollation, il s'était écoulé de quinze à vingt secondes."

Dans le cas observé par M. Petitgand, il y a eu jusqu'à un certain point persistance de la vie, probablement aussi conscience, ou tout au moins perception par le supplicié de sa situation, parce que une certaine quantité de sang restait dans le cerveau, de là les mouvements des yeux. Les contractions répétées de la mâchoire inférieure ne sont autre chose, dit l'observateur, que les mouvements habituels de la face quand se produit l'asphyxie aiguë. C'est sans doute à ces contractions convulsives ou automatiques que se rapporte l'expression de *mordre la poussière*, employée dans certaines circonstances.

Les observations de M. Petitgand pourraient donner à penser que la décapitation, puisque la vie peut persister dans le cerveau un temps même très court après le supplice, est une peine singulièrement inhumaine. Mais il faut penser qu'entre le mode annamite et le mode européen de décollation, il y a une grande différence. Le mode annamite est délicat; il peut entraîner des conséquences sur lesquelles il est inutile d'insister, mais il évite la commotion qui résulte du choc sur la colonne vertébrale, par suite sur le cerveau, du couperet alourdi par une masse de plomb. Tandis que le sabre annamite sépare sans secousse la tête du tronc, la chute du couperet a pour effet d'assommer le patient, par conséquent de suspendre les fonctions du cerveau avant la décollation, ce qui lui enlève toute conscience de sa situation et rend impossible la production de phénomènes physiologiques semblables à ceux qui ont été observés à Saïgon.

P. LAURENCOIN.

NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'AOUT a eu lieu le 1er septembre, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix :	No	4,891.....	\$50.00
2e	—	18,970.....	25.00
3e	—	11,717.....	15.00
4e	—	3,742.....	10.00
5e	—	19,725.....	5.00
6e	—	17,856.....	4.00
7e	—	20,763.....	3.00
8e	—	679.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à une \$1.00 chacun : 13,943—19,801—1,034—12,122—10,566—11,564—3,790—17,159—15,875—11,246—2,363—17,902—378—1,498—22,644—23,376—6,223—12,575—12,403—21,074—55—20,070—2,016—19,983—22,927—23,943—15,709—18,973—11,733—17,192—3,105—9,226—6,693—17,925—1,769—2,682—17,271—15,953—8,606—4,497—12,766—9,691—21,791—5,770—12,482—10,452—4,046—14,581—24,956—13,525—13,415—20,554—18,195—9,909—12,712—21,013—15,481—22,243—21,198—11,955—13,542—1,975—5,529—19,149—20,006—12,190—10,342—1,393—6,638—20,409—4,125—107—9,168—23,079—10,896—17,152—10,430—20,745—14,226—12,412—14,522—20,408—15,775—7,742—6,449—7,870.

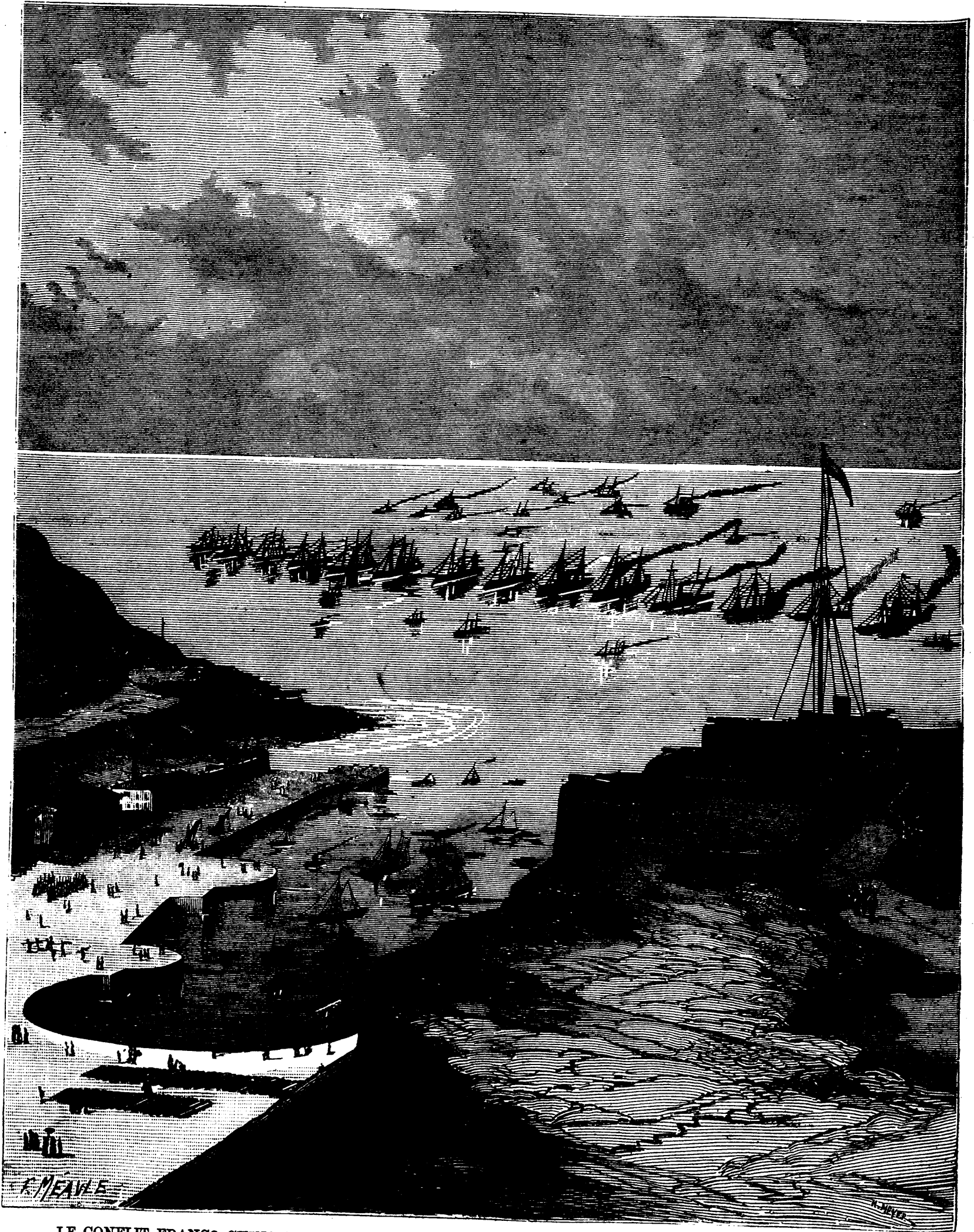
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béliand, n° 264, rue St-Jean, Québec.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'AOUT sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt afin de recevoir la prime sans retard.

La maman au petit André :

—Tu n'as donc pas entendu, mon enfant?

—Si, maman... mais tu ne me l'as encore dit qu'une fois!



LE CONFLIT FRANCO-CHINOIS.—LA FLOTTE FRANÇAISE DEVANT FOU-TCHÉOU AVANT LE BOMBARDEMENT.

—Puis-je passer la nuit ici, mon enfant ? demanda le voyageur.

—Certainement, monsieur ; si vous désirez souper on vous servira dans votre chambre, nous avons beaucoup de monde ce soir, et...

—Mon lit me suffira, et je partirai de fort bonne heure.

—Veuillez me suivre, monsieur.

Colette le conduisit dans une chambre du premier étage, lui laissa de la lumière, du papier, des plumes, car il annonça qu'il voulait écrire, puis elle redescendit.

A peine venait-elle de reprendre son labeur qu'une voix enrouée se fit entendre, et on frappa au volet de la cour.

—Que voulez vous, qui êtes-vous ? demanda Colette.

—Il fait si froid, laissez coucher un pauvre voyageur dans l'écurie, pour l'amour de Dieu.

Jarnille ne refusait jamais ce genre de service, Colette introduisit le mendiant et, lui montrant un bâtiment au fond de la cour :

—Entrez là, dit-elle, et bonne nuit.

—La bonne nuit, fit le vagabond, est pour ceux qui festoient dans la grande salle... Allons ! un lit de paille fraîche vaut mieux que le fossé de la route. Merci à vous, ma jolie fille.

Le mendiant s'étendit dans l'écurie et Colette courut à l'appel de sa tante.

—Les desserts sont-ils prêts ?

—Oui, ma tante, tous. Je viens de conduire un voyageur à la *Chambre no 7* et un pauvre dans l'écurie.

—On sonne en haut. J'y vais ; Colette, surveille le rôti, ce M. de Luzarches me fera danner !

Et Jarnille monta les escaliers, tandis que Colette tournait le cuissot de chevreuil rôtissant doucement devant un feu clair.

VI

NUIT TRAGIQUE

La maison occupée par Jarnille fût bâtie par un homme ayant fait les guerres d'Espagne. Il en rapporta un goût prononcé pour les vastes cours, les bassins remplis d'eau, les balcons surplombants, et cet ensemble de choses fraîches, charmantes et confortables qu'on appela le *Patto*. Les maçons qu'il employa, car il fut lui-même son architecte, se raillèrent de lui sans lui faire abandonner son idée. Au bout de vingt ans, quand les paysans de Marolles regardaient la cour bien pavée, ornée au milieu d'une fontaine jaillissante, les vieux ceps tordant leurs bras le long des colonnes et drapant de feuillage les balcons à jour, ils furent bien obligés de convenir que cette disposition était à la fois gracieuse et commode. Une vaste cuisine dans laquelle on servait les voyageurs de mince importance ; une salle à manger en arrière, réservée aux gens sachant commander autre chose que la soupe aux choux et l'omelette au lard. Les chambres du premier étage s'ouvraient sur le balcon faisant le tour des constructions. Un salon élégant, garni de meubles achetés à la vente d'une maison bourgeoise, s'ouvrait de temps à autre pour les voyageurs riches, les fils de famille des environs et quelques étrangers attirés par la beauté du pays.

Les amis de M. de Luzarches, gais ce soir-là d'une gaieté fébrile, se mirent à table vers onze heures.

Le temps qui jusqu'alors s'était maintenu, changea soudainement ; un vent furieux fit grincer d'une façon lugubre les girouettes et l'enseigne rouillée du Soleil-Levant ; sur la route les arbres se tordirent avec des gémissements, et un souffle de tempête enveloppa l'auberge.

Mais les invités de M. de Luzarches ne parurent pas l'entendre. Les vins apportés par Damien les grisaient déjà. Peu leur importait le déchaînement des éléments s'ils riaient et causaient dans la chambre chaude.

En bas le vieux vagabond dormait dans l'écurie. C'était un homme de soixante-dix ans, dont toute la vie avait gardé les tristesses de l'abandon. A peine fut-il capable de travailler, qu'il alla de ferme en ferme cherchant de l'ouvrage durant la saison d'été. Tant qu'il fut jeune, il trouva cette existence facile ; à mesure qu'il vieillit, elle lui pesa. Désormais on le trouvait trop âgé pour faucher et battre en grange. Il fit alors des ouvrages de femme, arracha des betteraves et des pommes de terre, gaula des noix, égréna du maïs. Enfin la paralysie envahit ses membres, et toute besogne lui devint difficile. C'est alors qu'il

connut les hivers rigoureux, les longues semaines durant lesquelles la faim crie dans la poitrine creuse, les nuits froides, les jours courts faits d'ombres rapides, de coups de vents, de tombées de neige.

Jusqu'alors il avait accepté avec une sorte de philosophie sauvage cette vie irrégulière, mais ce soir-là, sans qu'il se rendit compte pourquoi, le bruit des verres, les gaietés de ces jeunes fous lui firent sentir plus cruellement l'existence de sa misère. Ne pouvant dormir, il eut l'idée de se distraire en regardant ce qui se passait dans cette salle vivement éclairée, où l'on oubliait si bien la froidure et l'orage.

Une échelle se trouvait dans l'écurie, il la prit, l'appuya contre le balcon et monta. Enjambant la balustrade, il se trouva tout près de la pièce dans laquelle se trouvaient M. de Luzarches et ses amis, et colla sa face morne contre les carreaux de la porte-fenêtre.

Le hasard voulut que Lucien Grandpré l'aperçut. Il ouvrit alors rapidement la croisée et, saisissant l'homme par la main, il l'amena au milieu de la chambre.

—Mes amis, dit-il, les anciens plaçaient un squelette dans la salle des festins, à notre orgie vient présider la misère. Holà ! vieux, que fais-tu ici ?

Le vagabond trembla, regarda d'un œil avide et ne répondit pas.

—As-tu faim ? reprit Chamigny.

—Oui, fit le pauvre.

—Prends ce poulet, ce pain, cette bouteille de vin, et refais-toi à notre santé !

—Un instant, fit Luzarches, pourquoi nous épiais-tu ?

—Vos chansons m'empêchaient de dormir.

—Par où es-tu monté ici ?

—J'ai dressé une échelle.

—C'est ma foi vrai ! dit Lucien le névrosiaque, l'échelle est encore là.

—Où couches-tu ?

—Dans l'écurie.

—Retournes-y, fit Maxime avec une sorte de colère. J'excuse la faim mais non la curiosité.

—Merci, mes bons messieurs, dit le vagabond.

Puis il ajouta mentalement :

—J'ai bien fait de venir, tout de même, ma curiosité me vaut un souper.

Il enjamba de nouveau le balcon, mit le pied sur l'échelle et sa silhouette se perdit dans la nuit.

Maxime resta un moment appuyé sur la balustrade.

—Luzarches, dit Lucien, il fait un vent de diable, ferme cette fenêtre.

—As-tu peur que la fraîcheur du soir te dégrise ?

—Moi, jamais !

—Mes chers bons, dit Luzarches, j'adore les oppositions dans la vie : au dedans un grand feu, les clartés d'un lustre, toutes les recherches de la bonne chère... Au dehors une tempête grandissante. Viens donc Lucien, cet orage te fournira la matière d'un sonnet.

—Je suis trop gris, répondit Lucien.

—Alors toi, Chamigny.

L'hercule chasseur répondit :

—Je commence l'histoire de mes cinquante-cinq duels...

En effet, Carl Chamigny, la figure rubiconde, les joues rouges sur la table, se disposait à narrer à ses amis ses exploits de duelliste, et de quelle façon courtoise il avait occis vingt-neuf hommes de cœur et blessé les autres.

Lucien, vautre sur un canapé, improvisait une ode à la lune.

Les autres fumaient, écoutaient et vidaient les bouteilles de liqueur.

Luzarches les observa tous l'un après l'autre.

—Sont-ils assez ivres ? se demanda-t-il.

Au même moment, Damien effleura du doigt l'épaule de son maître, puis lui adressant un signe muet, il le conduisit en face de la porte vitrée d'une chambre séparée par une seule pièce de la salle à manger.

—Regardez ! fit-il.

Dans cette chambre se trouvait le voyageur introduit par Damien dans l'auberge du Soleil-Levant, pendant que les occupations culinaires troublaient trop dame Jarnille pour qu'il lui fût possible de s'occuper d'un piéton arrivé sans bagages.

Celui-ci, une fois entré dans la petite chambre, enleva son chapeau à grands bords, rabattit le collet de son paletot, inspecta la pièce du regard puis,

avant de songer à prendre du repos, il chercha un encrier, tira de son sein un portefeuille et commença une longue lettre.

La fièvre lui rongait le cœur depuis qu'il avait quitté les chères créatures formant l'horizon de sa tendresse. Ne devait-il point raconter son voyage, leur parler de la tristesse dans laquelle le jetait la séparation, verser enfin son cœur dans leur cœur et leur répéter d'avoir bon courage dans l'avenir.

Tout à son amour d'époux et de père, il ajoutait un feuillet à un autre feuillet, quand le visage de Maxime s'appuya contre les vitres.

Les yeux de M. de Luzarches brillèrent d'un éclair de haine, il passa la main sur la crémone de la fenêtre, adressa un signe à Damien, puis rapidement il franchit le seuil de la chambre et la referma.

Au bruit qu'il fit, le voyageur leva la tête.

—Me reconnais-tu ? lui demanda Maxime.

—Oui, répondit Gaston de Marolles, tu es le fils de Françoise de Marolles comme je suis le fils de son frère... La nature nous fit parents, et notre destinée paraissait être de nous aimer, tu ne l'as pas voulu...

—Qui de nous deux quitta le manoir paternel ?

—Moi, répondit Gaston, mais je n'ai point à rougir du motif pour lequel je m'exilai.

—Est-ce ma faute si depuis mon oncle te garde rancune.

—Peut-être t'aurait-il été possible de l'amener à me pardonner.

—Je l'ai tenté sans y réussir.

—Ne parlons plus de ces choses, dit Gaston d'une voix conciliante ; elles pourraient nous attrister et nous aigrir ; je viens ici la main tendue, oublieux du passé qui fut amer.

—Pour te réjouir d'une espérance.

—Ma joie ne peut être complète, puisque l'oncle Henriot se meurt.

—Tu le sais ?

—Il me l'a fait écrire.

—Et tu viens à la curée du cadavre ?

—Je viens fermer les yeux d'un vieillard qui m'a toujours été cher.

—Bien qu'il t'ait chassé, maudit ?

—Malgré cela... Il m'a cru des torts alors que je remplissais un devoir sacré !

—Et tu franchiras demain le seuil du château de Marolles ?

—Naturellement.

—Et tu recueilleras ce que tu n'as point gagné ?

—Que signifie...

—Cela signifie que, tandis que tu vivais librement auprès d'une femme que tu aimas, je souffrais, moi, d'une façon quotidienne, les manies, les colères, les injustices maladroites du vieil Henriot... Il m'a fallu durant des années entendre les mêmes histoires, discuter les mêmes points de politique, écouter les rapsodies d'une vie de gentilhomme campagnard abruti par la maladie... Combien de fois n'ai-je point été tenté d'abandonner Marolles, de renoncer à cet héritage qui se faisait par trop attendre et de retourner à Paris... Paris, où m'attiraient mes goûts, mes passions, où je me serais senti vivre...

—Paris où je meurs de faim avec ma femme et ma fille !

—Ceux qui m'ont vu ici commandant des chasses, donnant des diners luxueux, ont pu me croire du nombre des favoris de la fortune. Je me rongais cependant les poings de rage, me demandant quand finirait cette comédie sinistre...

—La fin de cette comédie ? demanda presque sévèrement Gaston.

—Eh bien ! c'était la mort d'Henriot, ce vieillard égoïste et vaniteux qui me comblait de ses dons tout en regrettant les sommes qu'il me donnait, car il est avare autant que je suis prodigue... Mais cet inutile s'obstinait à vivre, cet ennuyé ne songeait pas à partir... Je devais me cacher pour rassembler mes amis et oublier dans quelque orgie les ennuis mortels de cette existence... Ah ! j'ai payé cher cet argent, et j'ai cruellement gagné la succession du vieillard...

—Pourquoi ne l'avez-vous pas aimé ? demanda Gaston.

—J'en suis venu à le haïr.

—Oh !

—Écoutez, reprit Maxime d'une voix dure et brève, les moments seront courts durant lesquels nous pourrions discuter nos intérêts respectifs... A cette succession d'Henriot de Marolles, nous n'avons pas des droits égaux. Vous, sur un mot d'avis, vous arrivez de Paris prendre votre part des trésors de cet

avare sur lesquels j'étends en vain la main depuis dix ans... Cette fortune est à moi, à moi seul, entendez-vous... Je l'ai payée par des ennuis de chaque jour, des rages sourdes, des explosions de haine... Il me la faut pour combler l'abîme creusé par mes dettes... Je la veux et je l'aurai...

—Qui vous dit que vous ne la partagerez pas ?

—Mes pressentiments... Trahi par Sébas, ce valet qui s'était institué votre défenseur, j'ai perdu dans une minute le fruit de dix ans de patience et de ruse. Le masque est jeté, je ne le rattacherai pas... Si vous entrez à Marolles, c'est dans l'espoir de prendre la succession à laquelle je renonce moins que jamais... Elle sera à moi en dépit du notaire et du prêtre, de Sébas, le modèle des valets, de vous-même, le modèle des neveux... Il me suffira pour cela d'être seul auprès du lit de mort d'Henriot de Marolles...

—Prétendez-vous m'empêcher d'obéir à son appel ?

—Je vous intimerais ma volonté, cela suffira.

—Vous croyez ?

—J'aurai pour vous décider des arguments irrésistibles.

—Lesquels ?

—J'essaierai de la persuasion d'abord.

—Et si vous échouez ?

—Je défendrai, voilà tout !

—Oui, voilà tout ! Vous commanderez au fils des aînés de Marolles de quitter le château héréditaire afin d'en rester le maître. L'époux malheureux, le père dévoué devra céder la place au libertin avide de jeter en pâture à ses créanciers l'or qui ferait vivre une famille honorable et soulagerait des centaines de malheureux... A quoi songez-vous donc ? Vous croyez-vous plus fort de vos vices que moi du sentiment de mes devoirs ?

—Je vous ai dit que vous n'irez pas à Marolles, vous n'irez pas.

—J'irai.

—Le choc des volontés amène souvent celui des épées.

—Je ne me battra pas contre vous, Maxime.

—Pourquoi ?

—Je croirais commettre un fratricide.

—Je garde moins de scrupules !

—Et si les liens de parenté vous semblent insuffisants, rappelez-vous que je considère le duel comme une folie et un crime.

—Tu refuses de me rendre raison ?

—Raison à vous, de quoi ?

—De vouloir me déshériter.

—Je n'y songe point, mon oncle est le maître de son bien.

—Ne m'exaspère pas davantage, Gaston... Tout à l'heure, j'étais assis à table à côté d'amis aussi fous que moi-même... Nous avons bu jusqu'à l'ivresse... Ma colère ressemble à celle du taureau, je vois rouge... Retourne sur tes pas, je te jure de te ménager une belle part sur la fortune d'Henriot... Je le signerai si tu veux.

—J'irai à Marolles chercher la bénédiction de l'ancêtre de la famille.

—Veux-tu donc que je te tue ? demanda Maxime en appuyant fortement sa main sur l'épaule de Gaston.

Celui-ci essaya de se lever, une contraction le prit au cœur ; dans les regards de Maxime il lut une résolution épouvantable ; il n'eut le temps ni de crier ni de se défendre, le bras droit de Luzarches se leva de nouveau, et cette fois il enfonça jusqu'à la garde un poignard entre les épaules de Gaston.

Celui-ci étendit les bras et tomba la face sur la table.

Immédiatement la porte-fenêtre se rouvrit sous les doigts fébriles de M. de Luzarches, il tourna la clef dans la serrure, la lança dans le bassin, se glissa vers la salle à manger et se trouva en face de Lucien de Grandpré au moment où celui-ci achevait son improvisation.

—Hein ! que dites-vous de cela ? demanda-t-il.

—Superbe ! répondit Luzarches en riant. C'est égal, il est un concert que je préfère encore au vôtre, c'est celui de cette nuit. Vive l'orage, messieurs ! Vive Dieu ! je suis plus ivre que vous tous !

Il vida un verre de chartreuse et tomba sans mouvement sur le divan.

Une heure du matin sonna au clocher de Marolles.

Le fracas de l'orage redoubla d'une façon terrible, une forte odeur de paille brûlée se répandit dans la maison, les charretiers et les domestiques poussèrent des cris d'épouvante, Colette se jeta en pleurant dans

les bras de Jarnille. Celle-ci marcha du côté de l'écurie où le feu venait de prendre, chassant le vagabond qui s'y était réfugié. Au bruit, à l'effroi accompagnant ce commencement d'incendie, M. de Luzarches parut s'éveiller, et, le bras étendu vers la fenêtre qu'éclairaient les rougeurs de l'incendie, il murmura :

—Est-ce que Dieu me répondrait.

—Messieurs, dit Chamigny, voici une fin d'orgie grandiose. Dieu nous traite en Balthazar, il mêle la foudre à nos chansons ! Croyez-moi, pourtant, remontons dans nos voitures et gagnons à fond de train nos demeures. La propriété de Jarnille va flamber comme une meule de foin. Je veux bien lui envoyer cent louis demain pour l'aider à réparer ses pertes, mais je n'entends pas rôtir tout vif... Sans être superstitieux, Grandpré, je suis convaincu que nous avons attiré le malheur sur cette maison !

Les jeunes gens descendirent, éveillèrent leurs cochers et montèrent dans leurs voitures, tandis que les voisins de Jarnille accouraient pour arrêter ce commencement d'incendie.

Rameau-d'Or se trouvait alors dans la cour, offrant son aide aux travailleurs. Tout à coup, le souvenir du voyageur occupant la chambre n° 7 lui revint à la mémoire, il crut prudent de l'éveiller. Gravissant rapidement l'escalier, il passa sur le balcon et tenta d'ouvrir la porte. A sa grande surprise elle résista. Cependant, à l'intérieur il n'existait point de verrou ; collant son visage contre le vitrage, il regarda et vit le voyageur accoudé sur la table. Il lui sembla même entendre un soupir.

Rameau-d'Or devait à son premier métier une grande souplesse : roulant autour de son poing le pan de sa veste, il brisa un carreau et sauta dans la chambre.

Alors avec une terreur qui lui arracha un grand cri, Rameau-d'Or aperçut le couteau enfoncé dans les épaules de Gaston de Marolles.

Celui-ci revenait lentement au sentiment de l'existence, et ses gémissements prouvaient l'excès de sa souffrance.

Rameau-d'Or alla chercher de l'eau et la lui présenta. Le blessé se souleva, but une gorgée, et il devint possible à l'enfant de le reconnaître.

—M. Gaston ! M. Gaston !

—Tu me connais ? murmura le blessé.

—Si je ne vous connais ! Vous m'avez sauvé la vie ! Je donnerais la mienne pour vous... Que faire, mon Dieu !... Faut-il arracher le couteau de votre blessure ?

—Non, je mourrais au même instant... Je t'ai sauvé la vie dis-tu, je ne m'en souviens pas...

—Rameau-d'Or... le grand ours brun... dans la forêt de Marolles...

—Oui, oui, je me rappelle maintenant... Et tu veux me témoigner ta reconnaissance.

—J'ai demandé chaque jour à Dieu de m'en fournir l'occasion.

Gaston regarda l'adolescent.

—Tu es si jeune pour une mission grave !

L'enfant tomba sur les genoux.

—Ayez confiance dit-il, je suis un homme par le cœur, ce que vous me commanderez, je le ferai ! Mais faites vite ! l'incendie gagne, voyez la chambre est toute rouge de ses clartés !

M. de Marolles s'appuya contre Rameau-d'Or, reprit la plume avec laquelle il avait tracé tant de pages affectueuses pour Arinda, puis au bas, d'une écriture large et tremblée, il ajouta deux lignes, les data et les signa. Ensuite, fouillant dans sa poitrine, il en tira un portefeuille gonflé de papiers.

—Tout ce qui est ici, dit-il, avec cette lettre, tu le remettras à ma femme...

—Je le jure, monsieur...

Gaston s'appuya plus lourdement sur l'enfant.

—Je souffre... mon Dieu !... Je meurs...

—L'adresse, écrivez l'adresse !

Gaston reprit la plume, et cette fois avec une peine infinie il écrivit : Madame de Marolles... rue... Sa main laissa échapper la plume, son corps se roidit dans une convulsion, il ne lui fut plus possible que de murmurer :

—Tu ne m'as pas vu... silence sur ton salut... dépôt sacré... Paris...

—J'obéirai ! j'obéirai ! répéta Rameau-d'Or dans un sanglot.

Mais en vain tenta-t-il de ranimer le blessé, les battements du cœur ne se faisaient plus sentir, en même temps la voix de Jarnille l'appela, il serra dans sa veste les précieux papiers et courut se mêler à la foule. Quand il se trouva au milieu d'un groupe,

il crut seulement alors possible de répondre à sa maîtresse.

L'intensité du feu diminuait. On savait désormais que l'écurie seule serait perdue, et Jarnille se consolait à la pensée que le désastre aurait pu être plus grand.

Le garde champêtre rassuré cherchait maintenant les causes du sinistre.

Tout à coup Jarnille s'écria.

Le voyageur du n° 7.

Elle monta rapidement, mais à peine se trouva-t-elle en face de la porte vitrée qu'elle appela le garde en donnant des signes de la plus grande frayeur.

Le père Duchemin monta, plus roide et plus fier à mesure que les événements de cette nuit prenaient un aspect plus grave.

Au premier regard il reconnut Gaston.

—C'est le jeune M. de Marolles, fit-il.

—Qui peut avoir commis ce crime ? demanda Jarnille en joignant les mains.

—C'est à la justice de le chercher, Jarnille, je cours la prévenir.

—Quelle affaire, grand Dieu ! quel malheur !

Colette et Jarnille s'agenouillèrent près du cadavre qui, cette fois, glissant sur un siège, montrait sa face pâle, dont les grands yeux bleus demeuraient fixement ouverts.

Le prêtre et le médecin arrivèrent presque ensemble.

Un exprès venait de partir pour Grenoble.

Deux heures plus tard les magistrats pénétraient dans l'auberge du Soleil-Levant.

(La suite au prochain numéro.)

LA FLOTTE FRANÇAISE DEVANT FOUCHOU

(Voir gravure)

C'est avant le bombardement ; au bas on voit le coin d'un fort bien armé, bien fortifié et semblant pouvoir résister convenablement à une attaque. En bas se trouvent quelques cuirassés chinois.

Au loin, la flotte française en ligne de bataille, prête à ouvrir le feu si l'ultimatum n'est pas accepté.

Comme on l'a appris par le télégraphe, les magnifiques navires chinois, construits en Europe et armés de canons Krupp, n'ont pu tenir devant la supériorité du tir des français, et la bataille navale tant attendue a été un véritable massacre.

Les neuf cuirassés chinois ont été détruits en deux heures, et toutes les batteries des forts qui défendent l'embouchure du Min ont été réduites au silence.

Cette rude leçon va peut-être amener la paix.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Avec les chaleurs la peau du visage s'irrite facilement, et les plus jolies femmes peuvent se trouver enlaidies par des rougeurs ou de légers boutons. Il faut avoir soin de ne pas les aggraver en mettant de la poudre de riz qui contiendrait des principes excitants. Voici le moyen d'en faire soi-même une très bonne et parfaitement inoffensive :

Amidon de blé, 100 grammes ; racine d'iris pulvérisée, 25 grammes ; sous-chlorure de bismuth, 25 grammes ; essence de santal, 2 grammes.

Essayez-en, belles lectrices, et vous en serez enchantées.

OCTAVE SULLY.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 1.—LOGOGRIPHE

Sur six pieds, chers lecteurs, par un doux privilège,
Je porte un voile blanc,
Et sur cinq, à mon tour, d'une mante de neige
J'environne le champ.

No. 2.—CHARADE

Mon Premier, pour le grain est l'instrument qu'il faut.
Quand il est mon Second, lecteur, il n'est pas tôt.
Il est bien mon Entier, ce piètre personnage,
Qui fait son propre éloge au village.

Une annonce découverte dans un journal :

« Il a été perdu, jeudi dernier, à la nuit, un chien basset qui a les oreilles coupées et la queue longue depuis la place du Champ-de-Mars jusqu'au n° 12 de la rue B... »

Ce n'était plus un chien, c'était une comète !

